LA ROUE DE LA FORTUNE

A Paris, dans un immeuble haussmanien cossu, deux sexagénaires variqueuses en tailleur Chanel et foulard Hermès prennent le thé, servies par un valet à la peau d'ébène. Une fois le domestique disparu dans la cuisine, la plus grosse des deux dit à l'autre :

« Belle bête : tu l'as trouvé où, celui-là ? »

— M'en parle pas, mon mari en est jaloux. Il regrette de l'avoir ramené, pourtant c'était son idée : un cadeau pour mon anniversaire. On était en Afrique grâce à un ami de mon mari qui possède une chaîne de villages de vacances sur tout le continent : safari au Kenya, dîner frugal mais sympathique avec des guerriers Massaï, je t'en passe et des meilleurs. Et la veille de notre départ, c'était mon anniversaire, mes soixante ans, et Jean-Phi m'a dit « Pénélope, ma chérie, dis-moi ce que tu veux et je te l'offre, je n'ai plus d'idée, tu as déjà tellement de robes, de bagues, de colliers, de... » Et il y avait ce beau serveur noir qui nous apportait un énorme plateau de fruits de mer, alors sans réfléchir j'ai dit « lui, je le veux lui comme cadeau d'anniversaire, les copines en seront folles de jalousie », et j'avais raison.

— Et alors ?

— Ben, on a payé le proprio du restaurant, on a laissé la soirée à Youssef pour aller dire adieu à ses quatre femmes, ses dix enfants et sa vieille mère mourante, on n'est pas chiens quand même, et le lendemain hop, on l'a ramené avec nous à Paris

— C'est un clandestin, alors ?

— Mais non, tout est en règle, tu sais que Jean-Phi a ses entrées au Ministère de l'Immigration, en deux coups de téléphone c'était réglé

— Et ta fille, Mélina, qu'est-ce qu'elle devient ?

— Mélina, oh tu sais, elle est très occupée, entre sa thèse d'ethnologie appliquée et son association humanitaire, elle n'a pas une minute à elle, en ce moment elle est en Argentine à aider de pauvres petits gueux, c'est une vraie sainte tu sais, je lui dis de se reposer, mais elle veut rien entendre. »

Mélina vérifia son sac pour la troisième fois : surtout ne rien oublier, après il serait trop tard, ça serait trop con de tout faire foirer maintenant. Elle avait préparé cette excursion avec les enfants défavorisés du bidonville de Buenos Aires depuis presque un an, et malgré le sponsoring d'associations humanitaires — toutes plus ou moins douteuses —, ça lui avait pris beaucoup de temps et une énergie folle. Durant ces quatre derniers mois, elle avait délaissé sa

thèse sur la délinquance dans les bidonvilles argentins, pour laquelle elle percevait une double allocation de recherche — une de la France et une de l'Argentine, grâce à sa double nationalité et surtout au statut d'ancien ambassadeur de son père — pour s'investir à fond dans son projet humanitaire. Il consistait à offrir du bonheur et du rêve à des enfants miséreux que leurs parents pouvaient à peine nourrir une fois par jour, en les emmenant passer trois jours au « Grande Nacional », un ancien parc d'attractions révolutionnaire réouvert pour l'occasion, une sorte de Disneyland local en zone désertique construit dans les années 60 pour les enfants de dirigeants/dictateurs d'Amérique du Sud.

Mon carnet d'adresses, merde il me manque celle du docteur Blackwell, bon, je verrais plus tard ; les paquets de chips et le D.V.D. de « La petite sirène » pour faire patienter les gosses, c'est bon. J'allais oublier le plus important : les sacs isothermes, j'aurais peut-être pas dû les acheter d'occase, y paraît que c'est risqué pour l'hygiène.

Mélina fouilla nerveusement dans le tiroir de sa table de nuit et en sortit un petit sachet en plastique contenant une poudre blanche, l'emballa dans une chaussette rouge et jaune à petits pois¹ et le fourra au fond de son sac de son voyage.

Une heure plus tard, ayant laissé sa chambre de bonne des quartiers chauds de Buenos Aires, Mélina se fit déposer en taxi devant le bidonville. Vision d'horreur : des dizaines d'enfants rongés par la famine, la crasse et le malheur qui s'acharnait sur eux depuis plusieurs générations — peut-être depuis toujours — l'accueillirent avec des cris de joie. Puis, ce fut la panique : deux cents mioches, dont même la mort n'avait pas voulu, essayant de monter dans le car de cinquante places, les coups, les cris, les pleurs. Mélina les fit tous descendre et refit monter les trente enfants dont les noms figuraient sur la liste établie par le docteur Blackwell. Pedro, le conducteur du car — tête rasée, tee-shirt « No Pasaran » et Nike dernier modèle — s'impatientait, et malgré le prix exorbitant auquel il avait fallu acheter son silence, il tenait des propos inappropriés, désinhibé par le pack de bières qu'il venait d'ingurgiter.

« Alors les gosses, on est prêt à s'amuser aujourd'hui, profitez-en bien c'est votre dernière occasion, elle est belle ta casquette, tu me la donnes, t'en auras plus besoin, c'est vrai que t'as des beaux yeux toi, je suis sûr que ça ira super bien avec la robe d'une mini Miss Amérique leucémique.

— La ferme, Pépito, dit Mélina au chauffeur. Allez les enfants, tout le monde est installé, on va y aller, restez sages, tout à l'heure on regardera « La petite sirène ».

¹ L'auteur est seul responsable de cette référence subliminale à une animatrice/chanteuse des années 80, mais le C.A.K.E. se refusant à toute censure par principe, nous la publions telle quelle.

— C'est nul « La petite sirène », dit un gamin en haillons, la morve au nez, t'as pas un match de foot, du free fight ou « Massacre à la tronçonneuse » ?

Seule la naïveté confondante de Mélina à propos des enfants peut expliquer qu'elle ait pu croire une seconde que des enfants de 10 ans (dont 90% de garçons) élevés dans des bidonvilles et habitués à sniffer de la colle et à organiser des combats de coqs pourraient aimer « La petite sirène ».

— Ecoutez-moi les enfants, il va falloir être bien gentils pendant le trajet. Après, vous aurez droit à une surprise », dit-elle en esquissant un sourire.

Après deux heures de route sur des chemins cahoteux non goudronnés et mal entretenus, ils arrivèrent enfin à destination, et ce malgré l'état d'éthylisme avancé du chauffeur. La plupart des enfants n'avaient jamais pris le car et leur mal des transports était accentué par la conduite brusque de Pedro : en conséquence de quoi, le car était jonché de vomi. Le car garé sur ce qui à la belle époque avait dû être un parking, les morveux commencèrent à distribuer coups de coude, puis de pied, de poing et de boule pour sortir les premiers du véhicule. Mélina, telle une institutrice débordée lors de son premier jour de classe, essayait tant bien que mal de faire régner l'ordre :

« Attendez les enfants, soyez calme, avant d'aller dans le parc, je vais vous donner à chacun un dossard avec un numéro, surtout ne les perdez pas et ne les échangez pas. »

Elle distribua des dossards verts, rouges, bleus, jaunes et certains avec deux, trois ou quatre couleurs en vérifiant sur sa feuille qu'elle donnait les bons dossards à chacun. Certains refusèrent de les mettre :

« Pourquoi on doit mettre ça, c'est nul, j'en veux pas de ton truc, ça sert à rien.

— Allez, Ramon, fait un effort. Si tu mets ton dossard, tu auras une glace.

— Au chocolat ?

— Bien sûr, au chocolat », répondit Mélina tout en sachant qu'il devait rester à jeun.

Une Mercedes noire fit un dérapage contrôlé sur le parking et se gara près du car vide ; un sosie de Kojak en chemise hawaïenne et lunettes de soleil sur le nez en sortit. Mélina s'éloigna du groupe de mioches et vint à sa rencontre.

— Bonjour docteur Blackwell, vous avez l'air en grande forme ce matin.

— Vous par contre vous avez une tête de déterrée avec tout le respect que je vous dois, Mélina, vous devriez arrêter de vous envoyer toutes ces saloperies, enfin, moi ce que j'en dis ...alors, comment ça se présente, ils sont tous là ?

— Il en manque un, malheureusement, il se serait fait descendre hier dans un règlement de compte entre gangs.

— Merde : quel gaspillage ! C'était lequel ?

— Le numéro 24, tricolore en plus : bleu, rouge et vert.

— Putain, ça fait chier : un poumon, un rein et un cœur foutus en l'air, et à un jour près en plus, on n'a pas de chance.

— On a un remplaçant mais les poumons sont beaucoup moins bons, dit-elle en consultant sa liste.

— C'est un moindre mal. J'aurais jamais cru qu'il y aurait autant de déchets, heureusement qu'on a un cheptel important sinon on l'avait dans l'os : je dois fournir mes clients au plus vite et ils ont payé d'avance », dit le chirurgien américain à la retraite qui collaborait avec Mélina pour la deuxième fois.

La première transaction réalisée six mois plus tôt avait été un franc succès, tout s'était passé sans accroc, c'était du gagnant-gagnant : le docteur avait pu s'acheter une maison aux Maldives, Mélina payer ses dettes à son fournisseur habituel — à vrai dire, il était temps car ce rital mafieux, exilé en Argentine pour s'émanciper d'une famille étouffante, était sur le point de la mettre sur le trottoir pour récupérer son dû ; et bien sûr vingt enfants américains promis à une mort certaine, lente et douloureuse avaient obtenu un sursis de quelques années grâce à de beaux petits organes prélevés sur d'autres enfants du même âge au-delà des frontières. Quel bel exemple de solidarité internationale, de mondialisation humanitaire : n'est-ce pas à cela que le poète pensait quand il encourageait tous les enfants de la planète à se donner la main, pour ceux qui en avaient, et à faire une ronde d'espoir et de joie tout autour du monde ?

Mélina entra dans le parc d'attraction révolutionnaire avec les quarante-neuf gosses en tenue du marathon de l'enfer qu'ils allaient vivre, tandis que le docteur Blackwell installait son matériel dans l'ancien réfectoire aux murs ornés de posters du Che à l'hygiène douteuse — cafards, rats crevés, colonies de fourmis.

Ce parc d'attraction, même à l'abandon, faisait partie des plus beaux vestiges des années de dictature qui avaient ensanglanté une bonne part de l'Amérique du Sud au XX^{ème} siècle. On y trouvait un train fantôme où des mannequins géants étaient censés représenter Reagan et Kennedy, une réplique miniature d'une salle de tribunal pour que les enfants puissent jouer au simulacre de procès expéditifs, un jeu de massacre où l'on devait tirer sur le

pif géant de De Gaulle, un stand en forme de stade au centre duquel il fallait fusiller à la carabine en plastique le plus d'opposants au régime possible, des manèges où se poursuivaient jeeps à mitraillettes, avions furtifs et bombardiers, ainsi que des auto-tamponneuses représentant des tanks et des voitures surmontées d'un lance-flammes — sans oublier la majestueuse grande roue tournant au ralenti, en grinçant, couverte de rouille, dont les nacelles brinquebalantes menaçaient de lâcher. Les gamins, livrés à eux-mêmes, gambadaient d'une attraction à l'autre sans surveillance — et sans rien suspecter.

Pendant ce temps là, Méлина était scotchée à son téléphone portable.

« Non, j'entends rien, ça capte pas, rappelez plus tard.

— Je te préviens, ma poulette, si j'ai pas le fric demain soir, tu vas prendre aller simple pour les bas-fonds de Buenos Aires : tu verras les Blanches sont très appréciées dans les bordels des quartiers chauds, si t'es rapide et efficace et que tu renâcles pas à la tâche, en six mois tu m'auras remboursé, enfin si tu préfères trouver une autre solution, c'est toi qui vois, mais demain soir au plus tard je veux la somme dans son intégralité. »

Les premiers accidents eurent lieu alors que Méлина était aux toilettes et que le docteur Blackwell se livrait à sa traditionnelle séance de feng-shui, entre deux coups de gnoles, avant les interventions. Plusieurs enfants ayant pris part au simulacre de parcours commando dans une reproduction de forêt vierge en vieux P.V.C. et matériaux hors d'usage restèrent coincés à mi-chemin sur le câble rouillé reliant deux arbres, à une vingtaine de mètres de hauteur — à force d'agitation, le câble finit par rompre. D'autres eurent la malencontreuse idée d'essayer d'obtenir quelques sucreries de la machine à barbe à papa pleine d'insectes et de poussière : il y eut des cris, des pleurs, des doigts coupés. Les vieux fusils à air comprimé crevèrent quelques yeux avant qu'une arme n'explose dans les mains d'un petit bourreau en herbe. Un lance-flammes fonctionnait encore — un gosse, réduit à l'état de torche humaine, brûla si bien qu'on ne put ni l'identifier, ni voir la couleur de son dossard ni rien en tirer. Un groupe de gamins détruisit un distributeur et tous se livrèrent à un véritable pugilat pour en récupérer les pièces rouillées : quatre ou cinq gniards, tabassés et lynchés, durent être traînés jusqu'au réfectoire. L'après-midi s'annonçait chargée et Méлина avait besoin de coke.

Deux heures plus tard, le docteur Blackwell — Mike pour ses clients les plus fortunés — interrogeait les trois dossards verts qui essayaient de reconstituer l'accident d'Ayrton Senna avec leurs auto-tamponneuses :

« Où est Mélina, les enfants ?

— Elle a dit qu'elle allait au W.C. et elle avait un gros truc qui dépassait de sa poche, une chaussette, on aurait dit, mais ça fait longtemps, et elle est pas revenue. Y a Pedrita qui s'est coupée un doigt : faut la soigner.

— On verra plus tard, faut d'abord que je trouve Mélina.»

Le bon docteur la trouva en effet dans des toilettes empestant l'urine, affalée sur le siège, à moitié évanouie, un peu de sang dégoulinant des narines. La jeune universitaire eut à peine le temps de se remettre que Blackwell, qui n'avait soigné aucun gosse blessé et n'en avait pas l'intention, décida de partir avec le premier groupe — les reins, ou plutôt les rouges. Il eut beau leur expliquer qu'ils allaient faire un jeu très drôle, les gamins habitués à la perfidie des adultes se méfiaient et il lui fallut déployer des trésors d'imagination (et promettre des triples cheese burger et double Coca) pour les convaincre de le suivre dans le réfectoire. Quelques minutes plus tard, Mélina les rejoignit et fit la seule tâche médicale qui lui incombait, à savoir endormir les enfants avec du chloroforme. Malgré toutes ces précautions, le 34 rouge, un sale petit vicieux défiguré par une cicatrice sur la joue droite, fit semblant d'être endormi et profita que Mélina consultait les messages sur son portable pour s'échapper. Quand Blackwell s'en aperçut, il sortit de ses gonds :

« Vous n'êtes qu'une pauvre junkie dégénérée, Mélina, j'aurais jamais dû vous faire confiance pour cette mission ! éructa-t-il tout en prélevant un beau petit rein du 33 rouge.

— Je vais bien, dit-elle toujours dans les vapes en tremblotant, alors arrêtez de me faire chier, vieux bouc.

— Pas de vulgarité devant les enfants », répondit le docteur en enfonçant son scalpel ensanglanté dans le bide ouvert du 32 rouge.

C'est alors qu'un bruit terrible retentit dans la salle, le sol trembla, on entendit des cris et des pleurs d'enfants. Mélina sortit en courant voir ce qui se passait. C'était la bérézina : la grande roue s'était décrochée, des gosses étaient grièvement blessés, leurs vêtements pleins de sang, d'autres disparus on ne sait où, certains étaient coincés dans les arbres, un hurlait la main coincée dans la machine à chichis qui s'était remise à marcher par miracle. On se serait cru au Vietnam version classe de CM1 : une hécatombe de morveux déchiquetés jonchait le sol, des membres éparpillés nappaient des nuages de barbe à papa, le même vieux lance-flammes avait foutu le feu au manège, une fumée brune et âcre s'extrait en tourbillonnant de cet enfer de napalm — toujours sacrément défoncée, Mélina vit le ciel mauve, bleu, jaune, violet, entendit des bruits, se mit à guetter les hélicos dans le ciel comme dans un film de

guerre à gros budget, puis vit soudain De Gaulle, marchant vers elle, son gros blair plein d'impacts de balles, qui se dandinait comme un dindon dodu en lui réclamant de la cocaïne. Cela dura plusieurs minutes, après quoi, elle revint dans le monde réel — si tant est que l'on puisse qualifier de réel un monde où des enfants des rues en sang se traînent dans un parc d'attractions délabré et en feu tandis qu'un chirurgien sans scrupule s'apprête à les charcuter pour quelques liasses de billets verts pendant qu'une étudiante française transformée en infirmière pour la circonstance se défonce en se demandant comment échapper à la vie de pute dans un bordel argentin minable qui lui tend les bras.

Reprenant ses esprits, Mélina, le souffle court, entra dans le réfectoire :

« Changement de plan : la grande roue s'est effondrée, y a des blessés, on devrait s'occuper d'eux

— Pour les soigner ?

— Ben, non, pour récupérer les organes si y en a encore d'utilisables. La plupart sont tailladés et les tripes à l'air, leurs maillots sont déchirés mais on voit encore les couleurs.

— Bien. Amenez-les-moi pendant qu'ils sont encore chauds », dit Blackwell en déposant un énième gosse qu'il n'avait pas eu le temps de recoudre dans une des vieilles baignoires dégueulasses du fond où ils s'entassaient à six, alors que de l'autre côté les glacières bien fermées maintenaient au frais les organes fraîchement prélevés (le docteur ayant préféré se passer des sacs isothermes peu fiables de Mélina).

Celle-ci fabriqua un brancard de fortune et commença à transporter les moutards en lambeaux dans le réfectoire avec l'aide des gamins encore valides.

« Senora, il va mourir, mi hermano, pleurnicha un gosse dont le frère au dossard vert avait viré au pourpre.

— Mais non, ça va aller, le docteur Blackwell va bien s'occuper de lui », répondit Mélina en espérant que le cœur du gamin au corps à demi broyé n'était pas touché.

La porte s'ouvrit alors brutalement : c'était le 21 bleu, un prénommé Pablito dont les poumons étaient pressentis pour un nain gay millionnaire de San Francisco — il avait fait fortune en créant son entreprise d'import/export de préservatifs customisés pour enfants avec des têtes de Mickey et de Bob l'Eponge (le nain, pas Pablito).

« Personne ne bouge ! hurla-t-il en menaçant Mélina et le docteur de son arme, un 357 Magnum trouvé dans un buisson qui avait dû être jeté là par un trafiquant de came en cavale ayant dézingué un client dix ans auparavant. Vous très méchants, vous pas soigner nous alors moi vous tuer.

— Allons, Pablo, donne-moi cette arme, dit Mélina de sa voix la plus douce pendant que Blackwell levait les mains en l'air tout en tenant sa scie électrique.

— Ta gueule, sale pute ! » brailla le drôle en envoyant une bastos dans le plafond.

Le coup de feu acheva de convaincre les deux complices : Pablito les fit s'allonger sur le sol, face contre terre, leur attacha les mains dans le dos avec de vieilles ficelles trouvées dans les cuisines puis attendit assis sur le dos de Blackwell, au milieu du charnier du réfectoire nappé de chair et de sang, en réfléchissant à l'avantage qu'il pouvait tirer de la situation.

Le lendemain, à l'aéroport de Buenos Aires, Mélina appela sa mère :

« Maman, j'arrive bientôt, j'suis à l'aéroport, j'ai une surprise.

— C'est quoi ?

— Tu devrais plutôt dire : c'est qui ? »

Une heure plus tard, dans l'avion l'emmenant à Paris, la jeune femme finit le chapitre 1 de sa thèse sur son ordinateur portable alors que dormait à ses côtés un adorable petit Argentin dénutri rêvant de Ballon d'Or. Le gentil Pablito avait trouvé la parade pour sauver sa peau de crève-la-faim : le chantage. En menaçant l'universitaire et le toubib corrompu de dévoiler leurs magouilles, il avait obligé Mélina à l'adopter et à le ramener en France. Au pied du mur, les deux compères avaient accepté, Mélina exigeant du coup un supplément au docteur Blackwell pour les frais occasionnés, ce qui lui avait permis de payer ses dettes rubis sur l'ongle — et de faire quelques placements immobiliers qui lui rapporteraient gros tout en renflouant son compte au Luxembourg. L'ignoble Kojak avait fait jouer ses relations pour obtenir de faux papiers afin que le passage du même à l'aéroport ne pose pas de problèmes. Ils s'en étaient bien sortis : en ce moment-même, un navire non déclaré acheminait vers le sol américain une impressionnante cargaison de glacières dont le contenu était estimé à quatre millions de dollars. Dans six mois, une nouvelle opération aurait lieu — Mélina avait repéré un foyer en banlieue de Buenos Aires où se morfondaient des orphelins avec des organes à revendre dont ils ne faisaient rien. Tout s'annonçait pour le mieux. En prenant le gamin, elle faisant même de l'humanitaire « pour de vrai » ; tout irait bien, il suffisait que sa mère accepte de s'en occuper sans faire d'histoire.

« Le temps de lui trouver un proxénète sur Paris », pensa-t-elle en recoiffant le petit Pablito endormi à côté d'elle.